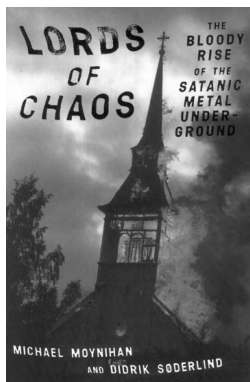


notes^{de lecture}

MOYNIHAN Michael, SØDERLIND Didrik, *Lords of chaos. The bloody rise of the satanic metal underground*, Venice, Feral House, 1998, 358 p.

DOMERGUE Benoît, *Culture barock et gothic flamboyant. La musique extrême : un écho surgi des abîmes*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2000, 194 p.



Les sciences sociales s'intéressent de manière de plus en plus importante à certains nouveaux courants musicaux (musiques électroniques, hip-hop...) et leurs implications sociales. Pourtant certaines formes de cultures musicales, comme le metal, restent peu étudiées.

Nous évoquerons deux titres récemment publiés qui permettent de mieux comprendre le black metal, un style musical dérivé du heavy metal et qui revendique une image « sataniste », à travers les paroles et l'imagerie qu'il véhicule.

A l'heure, où, en France même, plusieurs procès mettent en cause des fans de black metal (nombreuses profanations de cimetières, meurtre d'un prêtre...) ¹, les confusions et les explications hâtives et simplistes des médias sont de plus en plus nombreuses quant aux mobiles, aux pratiques et aux croyances des condamnés et, plus largement, des personnes qui écoutent du black metal.

Les rares études qui concernaient le heavy metal ont montré qu'il s'agissait d'un mode d'expression né au début des années 70, réaction des jeunes des classes populaires au phénomène hippie. D'un point de vue culturaliste, on peut dire que le mode de vie metal trouve ses références dans les valeurs et l'esthétique de l'*heroic fantasy* ². La force physique, la puissance, la guerre et surtout l'ésotérisme sont des centres d'intérêt valorisés, des récits romanesques tels que *Conan le Barbare* ou *Le Seigneur des Anneaux* étant très fréquemment plébiscités, tout comme la pratique des jeux de rôles. Socialement dominés, déférents envers les conceptions romantiques de l'art (individualité du génie créateur, références aux compositeurs classiques, de Bach à Wagner, valorisation du bagage technique...), les acteurs du milieu metal trouvent ainsi un échappatoire à leur position sociale dans l'imaginaire où ils élaborent néanmoins des éléments d'une culture autonome et originale.

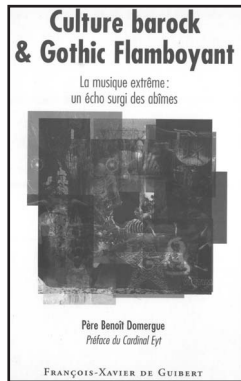
Né dans les années 80, et concernant sociologiquement le même public, le black metal est une évolution du heavy metal qui s'intéresse à l'occultisme, à la magie noire, au satanisme et aux religions polythéistes pré-chrétiennes (d'Europe du Nord, Celtique...). Deux personnages, cités par Moynihan et Domergue, sont importants dans la constitution idéologique du black metal. Le premier est l'anglais Aleister Crowley, surnommé la Bête 666 en hommage à Satan, adepte de magie noire et auteur en 1904 du *Livre de la loi*, qui instituait un nouveau principe éthique pour l'Humanité, selon lequel la liberté individuelle absolue devait être la seule loi. Ce principe d'insoumission aux préceptes moraux et spirituels que prêchait le christianisme allait devenir le pilier du courant sataniste de l'ère moderne. Cette influence se remarque particulièrement dans les fondements de la pensée d'un second auteur, Anton LaVey, fondateur de l'Eglise de Satan et auteur en 1969 de la *Bible Satanique*.

Bien que traitant du black-metal ainsi que du rôle du satanisme et du paganisme qui lui sont liés, les ouvrages de Moynihan et de Domergue sont très différents. Après un historique de la genèse du black metal, où est mentionnée l'influence de A. Crowley sur Jimmy Page de Led Zeppelin, l'ouvrage de Moynihan et Sørderlind se concentre sur le black metal norvégien du début des années 90, à partir de nombreuses interviews et de reproductions de documents visuels (coupures de presses, flyers, fanzines, pochettes de disque...).

Propriétaire d'un magasin de disques à Oslo, Oystein Aarseth alias Euronymous (du groupe Mayhem, dont le chanteur s'est suicidé après une mise en scène macabre), fascine, à l'époque, par ses propos anti-chrétiens un petit groupe d'adolescents, dont les futurs membres d'Immortal et d'Emperor mais aussi Kristian « Varg » Vikernes (du groupe Burzum), sans aucun doute la personnalité principale du livre. On peut ainsi suivre le parcours de ce dernier, qui commence par l'incendie de plusieurs *stave churches* (les églises en bois norvégiennes, dont plusieurs dizaines partiront en fumée) jusqu'à l'assassinat d'Euronymous, qu'il considère comme un être faible qui méritait la mort. *Lords of Chaos* tente ensuite de dresser un bilan aussi exhaustif que possible des conséquences des affaires norvégiennes à partir d'un passage en revue de toutes les exactions anti-chrétiennes perpétrées par des jeunes du milieu black metal en Angleterre, France, Allemagne, Pologne, Etats-Unis...

Mais c'est la dernière partie du livre qui porte le plus à discussion, Moynihan cherchant à relier le black metal et les religions ancestrales germanico-scandinaves à l'extrême droite européenne, ces différentes idéologies partageant des visions de l'homme empruntées d'élitisme et de darwinisme social. L'approche de Moynihan s'avère alors beaucoup trop systématique. On comprend mieux cette thèse lorsqu'on apprend que le principal rédacteur de *Lord of Chaos* est lui-même membre de l'A.A. (Asatru Alliance of Independant Kindreds), une organisation américaine « raciale », basée sur les religions germaniques et nordiques, Asatru étant le nom donné par les scandinaves au culte du dieu Odin et de son panthéon³, culte que Vikernes prétend désormais pratiquer et promouvoir. Moynihan a aussi collaboré avec le musicien Boyd Rice du groupe NON, au sein du projet industriel Blood Axis. Si Rice n'hésite pas à se proclamer d'un « fascisme esthétique », un différend l'oppose aujourd'hui à Moynihan qui défendrait un fascisme plus « politique ».

La thèse de B. Domergue aborde le sujet de manière différente. Pour lui, l'émergence des courants du metal extrême serait liée à un développement, dans une partie de la culture, de l'occultisme et de la magie dans des proportions jamais connues jusqu'alors. Ses données, très nombreuses et enrichissantes, sont issues de l'analyse des paroles de disques (ici traduites), du recueil des coupures de presse régionales⁴ et de l'observation



participante en concert. Issu selon l'Auteur de la *beat generation* et du *flower power*, puis confirmé par les premiers groupes de metal occultes comme Black Sabbath, le « satanisme culturel » proviendrait aujourd'hui du black metal certes, mais aussi des jeux de rôles, d'une certaine bande dessinée ainsi que des raves parties qui amènent à une transe « démoniaque ». Si une certaine confusion transparait parfois au sein du livre entre le metal et d'autres courants comme le punk, le gothique ou la techno, c'est que là n'est pas le propos. Domergue cherche en effet à montrer comment le « satanisme culturel » divulgue aux jeunes des messages contenant des propos « blasphématoires et sataniques qui visent à la destruction pure et simple de la vertu et de la religion »⁵. Il faut en fait préciser ici que Benoît Doumergue, Docteur en théologie de l'Université grégorienne de Rome, est prêtre du diocèse de Bordeaux. L'intérêt de sa posture est qu'il nous éclaire, discute et réfute les nombreux textes et références bibliques des groupes black-metal. L'inconvénient est que, se définissant d'une « anthropologie chrétienne », il articule des argumen-

tations psychologiques ou ethnologiques avec d'autres qui sont normatifs (décadence des valeurs morales...). Pour l'Auteur, à travers ces nouvelles pratiques, transparait un état de désespérance de la jeunesse. Plus que d'autres tendances sociales, le « satanisme culturel » serait ainsi un signe majeur des problèmes sociétaux « Dans le metal (...), contrairement à la musique rap qui, la plupart du temps, se fait l'écho de la misère et de l'injustice humaine, les artistes font très souvent l'apologie de la puissance et de la haine »⁶.

Il semble alors que, sans doute trop axé sur l'aspect blasphématoire du black metal, Doumergue surestime le danger de cette culture, tout comme, par manque d'objectivité ou par volonté idéologique, Moynihan surestime sa politisation. Le heavy metal a souvent été le vecteur, depuis ses débuts, d'une théâtralisation importante. Après qu'ils aient professé tout au long de l'interview des propos satanistes et haineux envers le genre humain, les membres de Dimmu Borgir avouent par exemple à la fin d'une interview « C'est quoi le problème ? C'est naturel d'avoir des amis et des copines (...) Nous sommes des êtres humains comme tout le monde mais qui jouent dans un groupe de black. On n'est pas des monstres : on a une maison, une voiture et les mêmes soucis que le commun des mortels »⁷. S'il existe parmi eux une minorité de déviants (au sens de H.Becker), la plupart des fans de black metal cherchent avant tout un moyen de s'échapper du réel qu'ils trouvent dans la musique. Le black metal est surtout écouté par des adolescents et de jeunes adultes issus des classes populaires et provenant de communes rurales ou de petites villes, ils ne contestent pas la société, sont « pacifiés » et s'engagent rapidement dans le monde du travail⁸. Si certaines personnes peuvent être attirées par le contenu transgressif du black metal, il faut rappeler qu'existait, il y a quelques années, un courant white metal (metal chrétien)⁹.

A côté de rares dérives extrémistes qu'on peut sociologiquement expliquer, on peut voir le black metal chez le jeune comme une étape, un rite de passage ordalique¹⁰, ou bien comme le moyen de tisser des liens sociaux affinitaires (comme le montrent les annonces des magazines metal) dans un monde en partie « communautariste », ou bien encore comme une façon provisoire d'accepter la complexité du monde social.

Gérôme GUIBERT, LESTAMP, Université de Nantes

¹ Par exemple, *Le Monde*, 15 août 2000, p. 8 ; 15 février 2001, p. 10 ; 4 avril 2001, p. 11 ; 18 avril 2001, p. 12.

² Weinstein Deena, *Heavy metal, a cultural sociology*, New York, Lexington Book, 1996, p. 143.

³ « Hors-série black metal n°2 », *Hard&Heavy*, Août 1999, p. 57.

⁴ il recense notamment des profanations (stèles renversées, tombes ouvertes, traces de messes noires et inscriptions sataniques) dans 42 cimetières français entre 1996 et 1999.

⁵ p. 149.

⁶ p. 179.

⁷ « Hors série metal extrême n°3 », *Hard-Rock*, Juillet 1997, p. 29.

⁸ comme on a pu l'observer lors de nos études de terrain dans l'Ouest de la France.

⁹ « Dossier white-metal », *Hard-Force*, Juillet-Août 1987, p. 16-19.

¹⁰ Guibert Gérard, « La trilogie chez The Cure où l'oeuvre noire comme rite de passage », Colloque GdR OPuS CNRS, CEPREMAP Amiens, *Les oeuvres noires*, Paris, L'Harmattan, à paraître nov. 2002.

BENETOLLO A. *Rock et Politique. Censure, Opposition, Intégration*, L'Harmattan, Coll. «Logiques Sociales» , 1999, 258 p.

A partir de l'analyse historique de la constitution de cette forme d'action collective tout à fait particulière qu'est une association – le PMRC (Parents' Music Resource Center) créé par des femmes d'hommes politiques américains –, A. Benetollo nous emmène vers une analyse des rapports complexes entre rock et politique à travers une véritable histoire des mentalités étatsuniennes. Comme l'indique le titre, trois grands types de rapport lient le rock et la politique : un rapport de censure, qui prend les allures, c'est-à-dire les armes (symboliques), « petites-bourgeoises » à travers « l'information » et non la censure directe. Un rapport d'opposition, lorsque les artistes s'engagent eux-mêmes dans les luttes politiques, et enfin un rapport d'intégration, lorsque les hommes politiques font appel aux artistes rock, pour une campagne électorale par exemple. Sur ce dernier point, il faut noter la lucidité d'A. Benetollo, il aurait en effet été facile de parler de « récupération ». Mais, si l'on s'en tient au processus en œuvre et à en rendre compte, c'est bien d'intégration au sein des institutions politiques dont il s'agit. Il faut réussir à bien dégager le processus de la fonction